

Vendredi-saint

La Passion selon saint Jean (Jn 18, 1-19, 42)

Deuxième jour du *Triduum paschal*, nous accompagnons Jésus dans sa mort pour nous. La célébration du vendredi saint comporte comme éléments principaux le récit de la Passion selon saint Jean et la vénération de la croix. La communion sans eucharistie peut conclure la célébration. C'est, pour chacun, le moment de la solitude et du silence devant ce que les hommes ont infligé au « Serviteur de Dieu » venu pourtant leur révéler tout l'amour de ce Père qui les aime. La solitude, les insultes, les crachats, la flagellation, la crucifixion de Jésus et sa mort dans l'abandon sont le récit de l'humiliation que le Fils de Dieu a subie. Mais ils sont aussi le signe de son union avec le sort de tant de nos frères et sœurs humiliés et écrasés chaque jour dans le monde. Ils sont enfin le signal de ce que, dans la croix de Jésus, Dieu n'est plus seulement à chercher du côté des marques de gloire et de puissance, mais aussi dans la faiblesse et l'abaissement que son Fils a voulu vivre par solidarité avec tous les hommes, les plus petits et les plus méprisés en particuliers.

La *Passion selon saint Jean (Jn 18, 1-19, 42)* est, comme dans les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, Luc), « préparée » et annoncée dans les deux grandes parties du quatrième évangile : le « livre de signes » (qui comporte également de nombreux discours) (Jn, 1 19-12, 50) et le « livre de la gloire » (13, 1-20, 31), dénommé ainsi parce que, pour Jean, la passion et la mort de Jésus incluent déjà son passage dans la gloire¹. Les projets et les agissements meurtriers contre Jésus ponctuent, dans Jean, tout son ministère public jusqu'à ce qu'on parvienne à l'assemblée du sanhédrin où cette mort est décidée (11,47-53). Le grand prêtre fournit la clé qui nous permet de la comprendre : « *C'est votre avantage qu'un seul homme meure pour tout le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière* » (11, 50-52). Mais auparavant le bon Pasteur a déjà déclaré qu'il « *donne sa vie pour ses brebis* » (10, 11.15), s'offrant pour le pardon des péchés. Plus tôt encore dans le quatrième évangile, Jésus est désigné par Jean-Baptiste comme « *l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* » (1, 29.36). Ailleurs encore, Jésus est comparé au serpent d'airain dressé dans le désert pour le salut des coupables (3, 14), ou au grain de blé qui, tombé en terre, « *donne beaucoup de fruit* » (12, 24). L'énumération pourrait encore se prolonger avec l'allusion à la destruction du temple (2, 19-22) et le discours sur le pain de vie (6, 52-58). Pour Jean, Jésus accomplit en perfection, au Calvaire, la mission qui lui a été confiée par le Père.

La Passion comme manifestation du Christ en gloire. Pour Jean, la glorification de Jésus ne fait qu'un avec sa mort. Peu avant sa Passion, il déclare : « *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié* » (12, 23). Et, dès la nuit de son arrestation, il prie son Père : « *Père, glorifie ton Fils* » (17, 1). Ainsi l'élévation de Jésus en croix devient aussi son exaltation en gloire. Comme les trois autres évangélistes, mais encore plus qu'eux, Jean met en relief la dignité insigne du Supplicié, sa mission divine et la gloire qui l'attend. Sans rien cacher de la cruelle réalité, Jésus se comporte, selon Jean, en souverain vainqueur, non anéanti par la souffrance et le désespoir. Jésus ne subit pas la Passion, il l'assume dans un acte d'obéissance pleine et entière envers son Père, car il est venu « *faire la volonté de celui qui l'a envoyé* » (4, 34 ; 5, 30). La « gloire » dans laquelle Jésus entre par la croix, n'a rien à voir avec les manières de faire du « monde ». Elle découle tout entière de la soumission filiale et pleine d'amour envers le Père. Jean incorpore la croix dans la gloire du Fils manifestant son identité dans l'acte de soumission absolue qui l'assimile au plus vil des hommes.

Encore plus nettement que dans s. Matthieu, Jésus, dans s. Jean, organise, en quelque sorte, lui-même sa propre Passion. Fort de sa prescience divine², il donne ordre à Judas d'accomplir sa sinistre besogne : « *Ce que tu as à faire, fais-le vite !* » (13, 27). Il s'offre à l'arrestation au moment qu'il juge opportun. Il culbute, à sa seule déclaration d'identité, la troupe venue se saisir de lui. Il rappelle

¹ D'après S. LEGASSE, *Les récits de la Passion*, Cahiers Évangile 112, Cerf, 2000, p. 31-35 ; 50-52 ; *Le procès de Jésus. L'histoire*, Lectio Divina, 156, Cerf, 1994, 196 p ; *Le procès de Jésus. La Passion dans les quatre évangiles*, Lectio Divina, Commentaires, 3, Cerf, 1995, 2 vol., 632 p.

² Jn 13, 1 ; 18, 4 ; 19, 28.

qu'on ne s'empare pas de sa personne sans que lui-même en ait décidé (18, 4, 12). Même ligoté, Jésus tient devant le grand prêtre Anne des propos d'une singulière audace. Il ne quitte le palais de ce dernier qu'en ayant eu le dernier mot (18, 23). Même attitude devant Pilate (18, 33-36 ; 19, 8-11) où il tient tête au représentant de l'Empire. L'évangéliste profite de ce cadre solennel pour faire déclarer à Jésus sa royauté, en expliciter l'origine, pour développer la thèse de sa préexistence auprès de Dieu avant son envoi dans le monde.

Au départ pour le Calvaire, Jean souligne que Jésus se charge de la croix qu'il portera lui-même sans aide jusqu'au lieu du supplice (19, 17). Il rappelle par là Isaac portant lui aussi le bois du sacrifice destiné à son immolation. Sur le point de mourir, Jésus reconnaît que sa mission est parvenue à son terme : « *Tetelestai*, tout est accompli ». Il rend alors à Dieu son dernier souffle de vie (19, 30). La sépulture d'honneur (19, 39-40), accomplie dans les règles et même au-delà, avec environ trente-sept kilos d'aromates pour honorer le corps de Jésus, scelle, comme il convient selon Jean qui y prend part, la carrière terrestre de celui qui n'a cessé de révéler son origine divine.

Dans la réalité de son humanité. Fidèle à sa théologie du « Verbe fait chair » (1, 14), Jean tient à montrer que la dignité divine de Jésus se manifeste dans une réalité humaine sans que le « *vrai Dieu* » et aussi le « *vrai homme* », comme on dira plus tard au 5^e siècle, ne soient limités. De plus, Jean n'omet rien, ni de la mort ni du pire et du plus avilissant des supplices, la crucifixion. Mais la fin de Jésus est empreinte de majesté : « *Tout est accompli* ». C'est ce qui convient, selon Jean, à ce roi moqué et humilié à l'excès, mais qui a atteint, dans le paradoxe le plus absolu, le sommet de sa puissance.

Le supplice de la croix, dont nul à l'époque n'ignorait l'horreur et la dégradation humaine, n'est donc en aucune façon édulcoré. Jean a d'ailleurs comme particularité le détail des outrages que la soldatesque inflige à Jésus après la flagellation dans le palais de Pilate (19, 1-3). Suit l'exhibition, par ce dernier, devant les Juifs, d'un Jésus affublé d'un déguisement de parodie royale, la couronne d'épines et le manteau de pourpre (19, 5). A noter aussi que, dès le début de la Passion, Jean est le seul parmi les évangélistes à montrer à deux reprises un Christ « ligoté » dès son arrestation et avant son jugement (18, 12.24). L'allusion à la « ligature » d'Isaac par Abraham pour le sacrifice n'est pas retenue par tous les spécialistes.

Mais il est clair que, pour Jean, la Passion et la croix sont déjà la manifestation de la « gloire » du Christ. Elles symbolisent son triomphe et appellent les hommes à croire en lui : « *Comme Moïse a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, pour que quiconque croit ait en lui la vie éternelle* » (3, 14-15). Le supplice de la croix est signe et appel de Dieu au monde pour le sauver. Il est le geste suprême qui révèle le degré de l'amour de Dieu : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle* » dit Jésus dans l'entretien avec Nicodème (3, 16).

La *première lecture du Vendredi-saint* nous fait entendre, en Isaïe, *le quatrième chant du Serviteur souffrant (Is 52 13-53, 12)*. Depuis les années 1960, il ne fait plus guère de doute, pour les spécialistes en exégèse, que Jésus s'est personnellement identifié au Serviteur souffrant du livre d'Isaïe. Le triomphe de ce Serviteur de Dieu stupéfie les puissants et les foules qui ne pouvaient imaginer que la voie douloureuse qu'il suivait pouvait changer l'histoire du monde. Pour nous, chrétiens, le paradoxe qui est au centre de notre foi veut que « l'homme des douleurs », humilié à l'extrême et finalement transpercé d'un coup de lance (19, 34), ouvre à l'humanité une lumière décisive dans la nuit de ses errements et fautes, de sa violence et de son péché.

Simon Knaebel